

GENÈSE D'UNE VOCATION D'APO- LOGISTE

— — —
BOSSUET

La vraie physionomie de Bossuet n'est pas celle que nous avons l'habitude de nous représenter lorsque nous l'imaginons sous les traits d'un évêque magnifique et solitaire, style Louis XIV, tel que nous avons appris à le connaître d'après le célèbre tableau de Rigaud. Non, le véritable Bossuet est tout autre, et pour nous en convaincre, il suffit de l'étudier mêlé à la foule de ses contemporains, de le saisir « au milieu des disputes, des tracasseries et des peines » ; il faut voir « ce qu'il devient, sorti de son cadre doré, en pleine vie, représentant d'une tradition de toutes parts attaquée, et pour ainsi dire abandonné par son temps ¹ ». Car, ne l'oublions pas, le plus beau titre de Bossuet lui vient de ce qu'il a été le champion de la foi catholique pendant toute la dernière partie du XVII^e siècle. « Bossuet, nous dit M. Albalat, n'a parlé et n'a écrit que pour défendre la religion. Docteur de l'Église, orateur, polémiste, historien, philosophe », Bossuet est « partout apologiste, et rien qu'apologiste ² ». Cela est tout particulièrement vrai de ses écrits. « Les intérêts de la propagation ou de la défense de la foi catholique en France pendant le XVIII^e siècle les ont tous fait naître. L'œuvre de Bossuet — c'est ce qu'il ne faut jamais oublier pour l'apprécier avec justice — est celle d'un théologien, qui jamais n'écrivit que sous la pression des nécessités religieuses et en vue des besoins de son Église ³ ». Ainsi, M. Strowski a pu écrire que le *Discours sur l'histoire universelle* était « l'œuvre capitale de la vie de Bossuet, qu'il a retouchée plusieurs fois, qu'il aimait plus que tous les autres

1. PAUL HAZARD. *La crise de la conscience européenne*. Tome 1, p. 270.

2. ALBALAT. *Comment il faut lire les auteurs classiques*. P. 156.

3. PETIT DE JULLEVILLE. *Histoire de la langue*. Tome V, p. 285.

écrits, parce qu'il avait voulu en faire une œuvre d'apologétique générale¹ ».

Une vue complète de l'œuvre apologétique de Bossuet exigerait donc l'étude de presque tous ses ouvrages : il ne saurait pas être question de l'entreprendre dans un travail aussi réduit que celui-ci. Alors, nous nous bornerons à étudier les causes éloignées et prochaines de même que les principales influences qui ont pu contribuer à orienter Bossuet du côté de l'apologétique.

Cette étude de la formation d'un de nos plus grands apologistes chrétiens ne sera pas inutile en des temps comme le nôtre, où « la cité de Dieu » a un si grand besoin de défenseurs bien préparés à leur tâche.

I.— CAUSES ÉLOIGNÉES

1.— Le milieu familial

Notons d'abord le fait que le futur auteur du *Discours sur l'histoire universelle* naquit d'une famille où la foi et la piété étaient en honneur. « Un de ses oncles, une de ses tantes, une de ses sœurs entrèrent en religion ; son frère aîné fut chanoine ; son père lui-même, une fois veuf, prit les ordres et mourut diacre². » A sa naissance, Jacques-Bénigne Bossuet est accueilli par le verset prophétique que son aïeul inscrit sur les registres de la famille : « *Circumduxit eum Dominus et docuit et custodivit quasi pupillam oculi* : le Seigneur l'a conduit par la main, l'a enseigné, l'a préservé comme la prunelle de son œil. » Il est voué à la Vierge par sa mère Marguerite. Telle est la foi vive et agissante de ses parents.

Aussi nous n'avons nulle peine à nous représenter « la maison du conseiller Bossuet comme une de ces familles où le Cardinal de Bérulle se réjouissait de voir rétabli l'esprit des temps antiques, comme une de ces écoles de religion, célébrées longtemps après par Bossuet avec l'accent du souvenir, où l'âme enfantine, nourrie dans la piété, reçoit à tout propos la leçon chrétienne qui sanctifie le temps et transfigure la vie »¹. C'est donc dans sa famille que Bossuet puisa les

1. BOSSUET. *Oeuvres choisies*, par J. CALVET. Coll. des Granges, p. 305.

2. REBELLIU. *Bossuet*, P. 6.

principes de cette foi « simple, absolue, sérieuse et lucide, gouvernant l'intime de la vie quotidienne » et par un exercice journalier s'élevant peu à peu aussi pure et aussi inaltérable qu'« une colonne de diamant »². Cette foi dominera dans la vie de Bossuet, lui donnant sa lumière et son éclat, sa grandeur et son unité. C'est elle qui sera la base de toutes ses œuvres, spécialement de son apologétique et lui assurera une valeur et une durée incomparables.

« École de religion », sa famille lui apprend, en même temps que la ferveur, les luttes que les catholiques livraient alors à la Réforme pour lui arracher, non plus par les armes mais par la prédication et le bon exemple, les trop nombreuses victimes qui avaient rendu la Bourgogne à-demi protestante au XVI^e siècle. Les Bossuet, appartenant à la magistrature, étaient en quelque sorte une famille d'intellectuels qui devaient s'intéresser plus que les autres aux questions qui agitaient l'opinion à cette époque. On peut croire que souvent le jeune Bossuet prêta l'oreille aux conversations et aux discussions de son entourage, et que, par là, il dut avoir l'idée généreuse d'entreprendre l'apologie d'une religion qu'on lui avait appris à estimer et qu'il voyait attaquée de tout côté. Ces probabilités se changent en quasi-certitudes, si nous ajoutons que le pieux enfant— tonsuré à l'âge de sept ans et à treize pourvu d'un canonicat, ne put, de ce fait, s'empêcher de prendre un vif intérêt aux choses de la religion et de l'Église. M. Calvet nous invite à croire que cette influence se serait même déjà fait sentir dans ses études de collège. Voici ce qu'il écrit : « Du paganisme étudié dans la première jeunesse il n'avait gardé qu'une méthode intellectuelle : *il en considérait les hommes et les idées en apologiste seulement* »³. » Ainsi préparé par le milieu familial, Bossuet était tout disposé à entendre l'appel à la vocation d'apologiste chrétien.

2.— Sa vocation de « docteur », de « témoin de la vérité ».

N'appelons pas « vocation » de Bossuet, la carrière ecclésiastique à laquelle il se destine. Il apparaît clairement

1. Id. P. 7.

2. BAUMANN. *Bossuet*. P. 64.

3. BOSSUET. *Oeuvres choisies*, par M. CALVET. (Coll. Ch.-M. des Granges.) P. 296.

que l'ambition de ses parents eut dans le choix de cet état de vie autant de part, sinon plus, que les désirs ou les tendances de leur enfant. Par « vocation » de Bossuet, entendons plutôt l'idéal qu'il s'était lui-même proposé dans cet état choisi par ses parents. Cet idéal, qu'il exprima le 16 mai 1652, il en possédait encore les termes mêmes, dans sa mémoire, au mois d'août 1703. Nous voulons parler du serment qu'il prononça en latin, quand, à l'âge de 25 ans, il reçut le bonnet de docteur à l'archevêché de Paris. Voici ce texte tel que rapporté par Ledieu et traduit par M. l'abbé Guettée :

J'irai joyeux, sous ta conduite, (il s'adresse au chancelier), aux saints autels témoins de la foi des docteurs et qui entendirent si souvent nos ancêtres. Là, tu exigeras de moi ce serment magnifique et sacré, par lequel je dévouerai ma tête à la mort pour Jésus-Christ et tout mon être à la vérité. O voix ! non plus d'un docteur, mais d'un martyr, si toutefois elle ne convient pas d'autant plus à un docteur qu'elle convient mieux à un martyr ! *Un docteur, en effet, n'est-il pas un témoin de la vérité ? C'est pourquoi, ô souveraine Vérité, conçue dans le sein du Père, vous qui, échappée du ciel, vous êtes donnée à nous dans les Écritures, nous nous enchaînons tout entiers à vous, nous vous consacrons tout ce qui respire en nous ; ceux-là ne peuvent épargner leurs sueurs à son service qui doivent être, pour elle, prodigues de leur sang¹ !*

Voilà la « vocation » que Bossuet avait reçue non pas des hommes, mais de Dieu même, et à laquelle il a voulu rester fidèle durant toute sa vie. Rien ne put l'en faire dévier : « Cornet, grand-maître de Navarre, alors fort occupé du rétablissement de sa maison, sollicita l'abbé Bossuet, dès qu'il fut docteur, d'accepter sa place de grand-maître². » C'était lui proposer la gloire au service des hommes et non de la Vérité. « L'abbé Bossuet ne donna pas dans ce vain projet ; mais, suivant naturellement sa « vocation », il s'en alla à Metz, où il établit sa résidence, attaché au service de son canonikat et de son archidiaconé³. » Il y restera neuf ans, suivant sa « vocation » comme en ligne droite, partageant son temps entre les offices et les études. Et M. Strowski remarque que même « l'influence de M. Vincent, en rapprochant Bossuet de la piété active, ne l'empêcha

1. LEDIEU. *Mémoires*. Tome 1, p. 43.

2. LEDIEU. *Mémoires*. Tome 1, p. 44.

3. Id., p. 45.

pas de rester docteur et homme de doctrine »¹. C'est alors que s'enfermant « dans son cabinet et sur ses livres, ... il a amassé ce fond inépuisable de doctrine dans la méditation de l'Écriture sainte et dans la recherche de la Tradition »². L'abbé Ledieu ajoute qu'il était « fidèle à rejeter toute étude qui n'avait pas de rapport à son état »³. L'apologiste s'armait de pied en cap.

En 1658, il fut député à Paris pour les affaires de l'Église de Metz, qui avait mis en lui toute sa confiance. Là encore, il ne perdit pas de vue sa « vocation » de docteur. « Il avait choisi son logement au doyenné de Saint-Thomas-du-Louvre, avec M. de Lamet, son ancien ami, docteur de Navarre, comme lui, et doyen de cette église⁴. » Dans cette sorte de cloître vivaient plusieurs prêtres et quelques dévots laïques qui constituaient, selon l'expression de Ledieu, « une agréable société de gens de lettres et d'une probité reconnue »⁵. Aussi, « son activité ne se bornait pas à ses devoirs de chargé d'affaires. Docteur en Sorbonne, docteur de la maison de Navarre, il prit sa part de tous les travaux qui incombaient aux docteurs : présidence de thèses, examens de livres, et ces grandes assemblées de la Faculté, où s'agitaient des questions mêlées de théologie, de politique et de morale, si passionnantes en leur temps »⁶.

A tous ces travaux, il ajoutait encore ceux d'une prédication qui le rendit bientôt célèbre à Paris et dans toute la France et lui valut sa nomination à l'évêché de Condom, le 13 septembre 1669. Voilà bien la consécration et le couronnement d'une vie toute dévouée à la doctrine, à la piété et à l'action évangélique⁷. Un an après environ, le nouvel évêque croit sa « vocation » en danger, quand le Roi lui fait l'honneur de le choisir comme précepteur du Dauphin. Avant d'accepter cette charge pour laquelle il se sentait assez peu préparé d'ailleurs, il soumit ses hésitations à quatre docteurs de la Sorbonne « qu'il consultait dans les circons-

1. HANOTAUX. *Histoire de la nation française, Histoire des lettres* (F. STROWSKI). Tome XIII, p. 324.

2. LEDIEU. *Mémoires*. Tome I, p. 45.

3. Ibid.

4. LEDIEU. *Mémoires*. Tome I, p. 68.

5. Ibid.

6. BRÉMOND. *Bossuet*. Tome I, p. 37.

7. *The Catholic Encyclopedia*. Volume V, p. 73. « The Council of Trent (Sess. XXII, c.ii. « de Ref. ») decreed that a bishop must be either doctor or licentiate in theology or in canon law. »

tances difficiles de sa vie »¹. « Leur avis fut que Bossuet servait mieux l'Église en préparant un roi très-chrétien à la France, et en exerçant sur la cour la plus puissante de l'Europe l'ascendant d'un esprit dévoué à la religion, qu'en allant administrer un diocèse situé à l'extrémité du royaume »².

Son idéal fut-il sacrifié? Non; de ces neuf années à la cour, sont sortis l'exposition de la doctrine de l'Église catholique, le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte* et le *Discours sur l'histoire universelle*. Abordant cette période de la vie de Bossuet, M. Brémond ne craint pas de dire, avec une malicieuse finesse, qu'« en vérité, Bossuet n'a pas travaillé pour le Dauphin, mais pour nous », signifiant par là que nous profitons encore des écrits qu'il a composés à cette époque, et en particulier du *Discours*, qui « est pour nous, dit-il, ce que le « *De civitate Dei* » a été pour le moyen âge »³.

Bossuet restera donc toute sa vie le « docteur » qu'il a promis d'être. Les critiques les plus autorisés le reconnaissent. M. Lanson voit dans Bossuet « un chrétien, un docteur, et un pasteur ». Il est impossible, ajoute-t-il, « de trouver autre chose, lorsqu'on cherche, dans la multitude de ses œuvres et de ses luttes, le secret de sa nature intime »⁴. M. Dimier est encore plus catégorique. Pour lui, « Bossuet enseigne; c'est un docteur; ce mot exprime toute sa carrière. Il est docteur par profession, comme prêtre et comme évêque: il l'est par les emplois où l'existence l'engage, soit dans le privé, soit en public; il l'est aussi par tempérament. Il a de ce caractère le ton d'autorité, la confiance dans le pouvoir de la démonstration, l'estime supérieure du vrai »⁵.

Si nous avons montré que Bossuet a été fidèle à sa « vocation » de docteur, c'est parce que la poursuite de cet idéal devait faire de lui aussi un apologiste. Pour s'en convaincre, il suffit de relire son serment de docteur. Bossuet ne parle pas d'autre chose que de défendre la Vérité. « Un docteur, s'écriait-il, n'est-il pas un témoin de la vérité? » Rendre témoignage à la vérité, c'est plus que la posséder,

1. BOSSUET. *Discours sur l'histoire universelle*. Préface de Nettement, p. IV.

2. BOSSUET. *Discours sur l'histoire universelle*. Préface par A. NETTEMENT, p. IV.

3. BRÉMOND, *Bossuet*. Tome I, p. 15.

4. LANSON. *Bossuet*. P. 8.

5. DIMIER. *Bossuet*. P. 12.

c'est plus que l'enseigner, c'est la confesser, c'est la défendre, en un mot c'est s'en faire l'apologiste. A cet homme d'action avant tout¹, par tempérament et par zèle, l'apologie de la religion devait apparaître comme une excellente façon de servir l'Église.

3.— Son époque

Du reste, les attaques dont la religion était l'objet à cette époque l'invitaient à prendre sa défense.

Il y a de longues périodes dans l'histoire de l'Église où nous ne rencontrons aucun grand nom d'apologiste ; c'est le cas pour le moyen âge, qui vit pourtant les plus célèbres docteurs de tous les temps, puisque saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin lui appartiennent. Quelle en est la raison ? C'est qu'après la chute du paganisme, « l'apologétique chrétienne se modifie sensiblement. La période des grands adversaires est passée, et en même temps celle des grands défenseurs ; les générations qui suivent appartiennent à une foi victorieuse, elles jouissent de la situation acquise. Il n'y a cependant pas arrêt complet ; ni dans l'apologie défensive, car il reste des contradicteurs ; ni dans l'apologétique en général, surtout à partir du XII^e siècle, où la synthèse de l'avenir est préparée par le puissant mouvement intellectuel de l'âge scolastique »². Ce n'est donc pas la doctrine seule qui fait les apologistes : ils naissent avec les besoins de l'Église.

Or, dès les débuts du XVII^e siècle, l'Église était aux prises avec de redoutables ennemis, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. D'une part, elle avait à soutenir la lutte contre le protestantisme, et, d'autre part, elle était fatiguée par toutes sortes de querelles intestines.

Voici comment Monseigneur Freppel met en relief le caractère de l'époque où naquit Bossuet :

La controverse religieuse était l'une des plus grandes préoccupations de la vie publique. Aux guerres de religion qui si longtemps avaient ensanglanté la France succédaient de toutes parts les luttes pacifiques de la parole, et dans ce combat de tous les jours, la plume des docteurs avait remplacé l'épée des Guise et des

1. Cf. LANSON. *Bossuet*. Pp. 56 et 57.

“ FAGUET. *Études littéraires*, XVII^e siècle, « Bossuet », p. 295.

2. D'ALÈS. *Dictionnaire d'Apologétique*. Tome 1, p. 199.

Coligny. Mais bien que se déployant sur une autre arène, plus digne à la fois de la vérité et de l'esprit chrétien, l'ardeur au fond était restée la même. On s'y prenait corps à corps avec tout l'acharnement d'une conviction passionnée ¹.

Les Duperron et les Bérulle y trouvèrent, en même temps que la gloire, l'occasion de déployer toutes les ressources de leur puissant génie mis au service et à la défense de la vérité contre le protestantisme.

La situation, pourtant, ne cessa de s'aggraver. Les récents travaux de M. Paul Hazard sur cette époque nous montrent avec la dernière évidence « qu'à peu près toutes les idées qui ont paru révolutionnaires vers 1760, ou même vers 1789, s'étaient déjà exprimées vers 1680. Alors une crise s'est opérée dans la conscience européenne ; entre la Renaissance, dont elle procède directement, et la Révolution française, qu'elle prépare, il n'y en a pas de plus importante dans l'histoire des idées. A une civilisation fondée sur l'idée de devoir, les devoirs envers Dieu, les devoirs envers le prince, les « nouveaux philosophes » ont essayé de substituer une civilisation fondée sur l'idée de droit : les droits de la raison, les droits de l'homme et du citoyen » ². En d'autres termes, nous pouvons affirmer que la seconde partie du XVII^e siècle a vu l'un des plus redoutables assauts jusqu'alors livrés contre les croyances traditionnelles.

Sortis de la Renaissance, de la Réforme et des guerres de religion, l'indifférentisme et un déisme vague s'étaient peu à peu répandus sur toute l'Europe. En France, ils reçurent le nom de libertinage. Au moment où nous les rencontrons, c'est-à-dire, vers le milieu du XVII^e siècle, les libertins sont peu à la mode et ne sont pas dangereux, car l'incrédulité mondaine ne peut rien contre la religion, « tant que l'érudition ne lui fournit pas les raisons de douter » ³. Pour le moment, « leur indocilité prépare les rébellions futures. Ils sont comme une réserve d'incroyance » ⁴. M. Paul Hazard a pu résumer tout leur rôle en disant qu'« ils critiquaient » et « qu'ils critiquaient sans cesse ». Dogme, morale, culte, consentement universel, tradition, autorité, règle, ordre, discipline et hiérarchie, rien ne fut épargné.

1. FREPPEL. *Bossuet*. Tome 1, p. 194.

2. PAUL HAZARD. *La crise de la conscience européenne*. Tome 1, Préface, p. IV.

3. LANSON. *Bossuet*. P. 308.

4. PAUL HAZARD. *La crise de la conscience*. Tome 1, p. 168.

Cependant, à la longue, une première distinction finit par s'imposer entre le libertinage des mœurs et celui de l'esprit. C'est que les « esprits forts » commençaient à avoir des prétentions philosophiques et n'aspiraient plus qu'au titre de « rationaux » qu'on leur donnera bientôt pour les opposer nettement aux « religionnaires ».

Malheureusement, les libertins, même décorés du titre de rationaux, ne sont pas de profonds philosophes, et ils n'avancent que lorsqu'ils sont pris en remorque. Le cartésianisme sera le premier à leur rendre ce service.

A la religion, la philosophie cartésienne apporte un soutien très précieux, d'abord ; mais cette même philosophie contient en elle un principe d'irréligion, qui apparaît avec le temps, qui agite, qui travaille et qu'on utilise pour saper les bases de la croyance. La doctrine cartésienne procurait une certitude, une sécurité ; elle opposait au scepticisme une retentissante affirmation ; elle démontrait l'existence de Dieu, l'immatérialité de l'âme ; elle distinguait la pensée d'avec l'étendue, la noble idée d'avec la sensation ; elle marquait la victoire de la liberté sur l'instinct : bref, elle était un rempart contre le libertinage. Or voici qu'elle affirmait le libertinage et le renforçait. Car elle préconisait l'examen, la critique ; elle exigeait impérieusement l'évidence, même en des matières jadis soustraites par l'autorité aux lois de l'évidence ; elle attaquait l'édifice provisoire qu'elle avait construit pour abriter la foi¹.

Malebranche, malgré toute sa bonne volonté, ne fut pas pour rien dans tout cela. Mais, parmi les cartésiens, le plus illustre de tous, et le plus néfaste aussi, sans aucun doute, fut ce misérable juif de Hollande, le très athée Spinoza, comme on l'appelait. Son *Tractatus theologico-politicus* publié dès 1670 devint le répertoire de toutes les objections savantes contre le miracle, les prophéties, la tradition, les Écritures et la Providence.

Mieux intentionné sans doute, mais presque aussi redouté, Richard Simon, à peine dix ans plus tard, vient avec son *Histoire critique du Vieux Testament* renouveler en quelque sorte, et confirmer les difficultés déjà soulevées contre la Bible par Spinoza. Bientôt après, ce sera Ellies du Pin qui commencera à publier son inquiétante *Nouvelle bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*.

1. Paul HAZARD. *La crise de la conscience européenne*. Tome 1, Préface.

Si nous ajoutons à tout cela, les écrits d'un Pierre Bayle et d'un Fontenelle, en France, d'un John Toland, en Angleterre, et de tant d'autres rationaux non moins convaincus, nous aurons une assez bonne idée du violent assaut essuyé par les institutions chrétiennes, à cette époque.

Ce n'était pourtant pas le seul combat que l'Église avait alors à soutenir. Les libertins et les rationaux étaient les ennemis de la religion, c'est-à-dire, de toute religion ; les catholiques, eux, avaient, de plus, à soutenir la lutte contre le protestantisme, et le libre-examen. Ce n'est pas tout encore. A part ces ennemis de l'extérieur, l'Église de France surtout souffrait de querelles très affaiblissantes : jansénisme, piétisme, quiétisme et gallicanisme.

On pourrait considérer comme peu de chose tout le tort fait à l'Église par ces dernières erreurs, si elles n'avaient distrahit les apologistes chrétiens d'« un débat au prix duquel ces préoccupations misérables semblaient n'être que jeux de vieillards fatigués, ou d'enfants »¹. En effet, pendant que les catholiques perdaient leur temps à se malmenier les uns les autres, les adversaires de la foi en profitaient pour attaquer tout à leur aise. Les choses en étaient venues à ce point que, désormais, « il s'agissait de savoir si on croirait ou si on ne croirait plus ; si on obéirait à la tradition, ou si on se révolterait contre elle ; si l'humanité continuerait sa route en se fiant aux mêmes guides, ou si des chefs nouveaux lui feraient faire volte-face pour la conduite vers d'autres terres promises. Les « rationaux et les religieux », comme dit Pierre Bayle, se disputaient les âmes, et s'affrontaient dans un combat qui avait pour témoin toute l'Europe pensante »².

Aussi, il n'est pas étonnant de voir que, profitant des dissensions entre catholiques,

les assaillants l'emportaient peu à peu. L'hérésie n'était plus solitaire et cachée ; elle gagnait des disciples, devenait insolente et glorieuse. La négation ne se déguisait plus ; elle s'étalait. La raison n'était plus une sagesse équilibrée, mais une audace critique. Les notions les plus communément reçues, celle du consentement universel qui prouvait Dieu, celle des miracles, étaient mises en doute. On reléguait le divin dans des cieux

1. Paul HAZARD. *La crise de la conscience européenne*. Tome 1, Préface.

2. Paul HAZARD. *La crise de la conscience européenne*. Tome 1, Préface.

inconnus et impénétrables ; l'homme, et l'homme seul, devenait la mesure de toutes choses ; il était à lui-même sa raison d'être et sa fin. Assez longtemps les pasteurs des peuples avaient eu le pouvoir dans leurs mains ; ils avaient promis de faire régner sur la terre la bonté, la justice, l'amour fraternel : or ils n'avaient pas tenu leur promesse ; dans la grande partie dont la vérité et le bonheur étaient l'enjeu, ils avaient perdu : et donc ils n'avaient plus qu'à s'en aller. Il fallait les chasser s'ils ne voulaient point partir de bonne grâce. Il fallait, pensait-on, détruire l'édifice ancien, qui avait mal abrité la grande famille humaine ; et la première tâche était un travail de démolition¹.

Mais alors, s'il est vrai que les apologistes chrétiens naissent et grandissent avec les besoins de l'Église, nous comprenons facilement que cette époque était tout naturellement destinée à produire les plus valeureux défenseurs de la foi catholique menacée. On pourrait s'étonner à bon droit de leur petit nombre, si on n'était pas habitué à croire que la qualité souvent peut suppléer à la quantité, surtout quand le génie d'un Bossuet se met de la partie.

II.— CAUSES PROCHAINES

1.— Son amour de la Bible

Cependant, les influences reçues de sa famille et les sollicitations pressantes lui venant de l'époque où il vécut, ne suffisent pas à expliquer complètement la carrière apologétique de Bossuet. Quand on connaît toute l'énergie qu'il dut déployer à certains moments, tout le zèle infatigable avec lequel il fut obligé de se dépenser pendant toute sa vie pour la défense de sa foi religieuse, on sent qu'il faut chercher, à une telle ardeur, une explication plus profonde. Nous croyons la trouver dans son amour pour la Bible, amour sans cesse plus vigilant et plus actif à mesure que les ennemis de l'Église et de l'Écriture se faisaient plus nombreux et plus menaçants. Rien d'étonnant qu'il soit devenu un apologiste du christianisme, « cet homme qui fut par excellence l'homme de la Bible et qui, à 60 ans, apprenait l'hébreu pour la défendre »². La tâche essentielle de l'apologiste n'est-elle pas de défendre la part de Révélation contenue dans la

1. Paul HAZARD. *La crise de la conscience européenne*. Tome I, Préface.

2. LONGHAYE. *Dix-septième siècle littéraire*. Tome II, p. 288.

Bible? Or précisément, la Bible, que Bossuet aimait passionnément, était attaquée de toutes parts. Son séjour à Paris allait lui permettre de connaître ces attaques et leur portée. Il était donc naturel qu'il entreprît sa défense.

Tout jeune, Bossuet se passionnait déjà pour la Bible. Monseigneur Freppel nous raconte d'une façon intéressante ce premier contact de Bossuet avec le livre divin.

C'était au plus fort de ses études de seconde ou de rhétorique. Un jour que son père, revenu depuis peu de Metz où il était conseiller au parlement, et son oncle Claude s'entretenaient ensemble dans le cabinet de ce magistrat, à quelques pas d'eux, le jeune humaniste, tout plein de souvenirs classiques, jeta les yeux sur un livre qui jusqu'alors n'avait pas fixé son attention. Ce livre le frappa vivement; cette majestueuse simplicité qu'il n'avait trouvée nulle part, cette magnificence inouïe, ce lyrisme nouveau transportèrent son âme. A mesure qu'il avance, son admiration redouble, son œil brille, son cœur s'enflamme et laisse éclater au dehors l'émotion qui l'anime; il récite avec enthousiasme, devant son père et son oncle étonnés, les passages qui l'ont saisi. Ce fut là dans sa vie un instant décisif. Bossuet s'était rencontré avec la Bible, et du contact du livre avait jailli l'étincelle qui illuminera en lui la flamme du génie... Cet éclair rapide, qui venait d'illuminer son adolescence, signalait à Bossuet une voie qu'il ne devait plus quitter. Désormais, l'Écriture sainte deviendra la source principale où il puisera toutes ses inspirations¹.

Il faut remarquer cependant qu'en cette première rencontre avec la Bible, ce fut la poésie qui eut le plus grand rôle.

Les *Mémoires* de Ledieu naturellement sont des plus éloquents sur ce chapitre.

Il n'y a qu'à voir son Nouveau-Testament et sa Bible pour se convaincre de l'usage continué qu'il en faisait. Quoiqu'il sût presque par cœur le texte de la Sainte Écriture, il ne cessait de la lire et relire tous les jours de sa vie, et d'y faire de nouvelles remarques... Mais comment le lisait-il? par forme de méditation, pour s'imprimer davantage les vérités qu'il voulait établir².

Bossuet avait donc fait de la Bible la nourriture de son esprit et de son âme.

Étant à Paris, chargé d'affaire pour l'Église de Metz, il n'oublia pas davantage les Saintes Écritures, dont il s'était nourri avec tant d'avidité jusque-là. Non seulement il continua de s'y intéresser lui-même, mais bientôt il eut

1. FREPPEL. *Bossuet*. Tome I, p. 318.

2. LEDIEU. *Mémoires*. Tome I, p. 46.

l'occasion de faire profiter d'autres personnes du bien qu'il y trouvait pour sa piété et son instruction religieuse. Nous voulons parler de ses conférences sur l'Écriture sainte, qui furent très goûtées si l'on croit encore le témoignage de Ledieu.

Pendant le carême de 1668, l'abbé Bossuet avait expliqué les Épîtres du temps, au parloir des Carmélites, dans des explications particulières, où assistaient la duchesse de Longueville et la princesse de Conti, avec d'autres personnes approchant de ce rang. Ces explications, disent encore ces saintes filles, étaient d'une beauté enchantée et de la plus grande utilité du monde. En plusieurs autres temps, continuent-elles, il a expliqué divers prophètes, l'*Apocalypse* et le *Cantique des cantiques*, et ces explications étaient de la même beauté que nous venons de dire¹.

A la cour enfin, plus encore peut-être que partout ailleurs, c'est la Bible qu'il étudie et qu'il enseigne.

Tous les jours, le Dauphin écoutait chapeau bas, soir et matin deux leçons de religion : d'abord l'explication du catéchisme qu'il apprit par cœur avec l'histoire sainte ; plus tard la lecture des textes : l'*Évangile*, les *Actes des Apôtres*, des parties du Vieux Testament, notamment le livre des *Rois* ; les *Épîtres* des Apôtres, par fragments ; des morceaux des Prophètes ; et parmi tout cela, à l'occasion des *Vies* de Saints, des *Actes* de Martyrs, l'histoire ecclésiastique².

S'il compose des livres pour son élève, Bossuet va chercher son inspiration et ses matériaux dans la Bible. Cela paraît en particulier dans la *Politique tirée des paroles de l'Écriture Sainte* et dans le *Discours sur l'histoire universelle*.

On pourrait croire que le dévoué précepteur profitait de ses congés et des ses loisirs pour se distraire par d'autres études que nous jugeons, nous, plus attrayantes. Il n'en était rien :

Outre ces occupations extérieures et de grand éclat, M. de Condom s'en faisait de particulières avec ses amis qui n'étaient pas moins édifiantes ni moins utiles ; il savait mettre tout à profit, et jusqu'aux délassements qu'il prenait avec eux dans des entretiens familiers. On y agita longtemps toutes les questions de l'ancienne et nouvelle philosophie ; mais enfin, il lui vint cette bonne pensée de faire entre eux, en commun, une lecture suivie de la sainte Écriture, où

1. LEDIEU. *Mémoires*. Tome I, p. 46.

2. LANSON. *Bossuet*. P. 165.

chacun fournirait ce que Dieu lui donnerait. Parmi tant d'habiles gens, ce dessein ne pouvait manquer d'avoir un heureux succès ¹.

Telle fut l'origine de ces conférences sur l'Écriture Sainte qui reçurent bientôt le nom de « petit concile Saint-Germain ». Une semblable initiative marque à l'évidence l'attachement profond et sincère que Bossuet professait pour la Bible. D'ailleurs, nous pouvons juger du sérieux avec lequel on devait procéder dans ces réunions de savants pieux, par ces quelques mots d'une lettre de Bossuet à son ami Bellefonds :

Pour nous, écrit-il, nous allons toujours expliquant les saints prophètes. Nous sommes bien avant dans Jérémie ; et nous ne cessons d'admirer sa manière douce et forte ².

Enfin, comme dit M. Brunetière, « lorsqu'on trouve, dans une bibliothèque, comme la sienne, jusqu'à dix-neuf éditions de la Bible, — hébraïques et grecques, latines et françaises, anglaises et allemandes, — c'est sans doute que le possesseur en a l'usage » ³.

Cet attachement à connaître, à suivre et à exprimer en toutes choses la pensée des Saintes Écritures, cette affection sans réserve qu'il leur témoignait, n'avait d'égale en son cœur que son respect pour le texte inspiré.

Il admet bien l'exégèse, mais dans certaines limites, celles qui réglaient par exemple les travaux du « Petit Concile » et qui permettaient de « rédiger à l'usage des ecclésiastiques, sur chacun des livres qui composent la Bible, un commentaire abrégé, dégagé de tout faste d'érudition, où les textes obscurs seraient expliqués, les difficultés résolues, le sens propre et littéral fixé » ⁴.

Cependant, Bossuet croit que « l'étude orthodoxe de la Bible ne doit nullement se proposer de résoudre tous les doutes que le livre fait naître, ni de contenter les désirs curieux » ⁵. Au fond, ce qu'il a réellement en vue, c'est donc « une exégèse surtout morale, une interprétation surtout symbolique, cherchant à dégager des réalités matérielles

1. LEDIEU. *Mémoires*. Tome I, p. 166.

2. BRÉMOND. *Bossuet*. Tome II, p. 185.

3. BRUNETIÈRE. *Études critiques*. Tome V, p. 83.

4. PETIT DE JULLEVILLE. *Histoire de la langue et de la littérature française*. Tome V, p. 287.

5. Id., p. 290.

et des faits historiques l'enseignement pratique, le précepte ou le conseil de dévotion ou de conduite que, certainement, le Saint-Esprit y a mis » ¹. Aussi faut-il entendre les conseils qu'il donne pour la lecture de la Bible. D'après lui, « les endroits les plus clairs sont les plus beaux : l'on a assez à faire d'en pénétrer le sens et d'en nourrir son esprit et son cœur ; il ne faut point se mettre en peine des obscurs ; il faut croire que ceux-ci ne contiennent pas d'autres vérités que ceux-là, et si l'on essaie de les élucider, il convient de n'y mettre nulle obstination, car le dessein de Dieu est que la foi soit une épreuve » ².

Les protestants furent les premiers à contrarier tous ces sentiments si profonds et si vivaces en lui. On comprend dès lors qu'il ne pardonna jamais au libre-examen, qui lui apparut comme un ennemi personnel. A l'égard des Écritures, il était en effet à l'extrême opposé. Autant Bossuet tenait pour nécessaire l'autorité de la tradition et de l'Église pour l'interprétation des Livres saints, autant les protestants prétendaient s'en passer. C'est ce que M. Lanson nous fait bien voir lorsque, résumant en quelques pages la controverse entre catholiques et protestants, il met les paroles suivantes dans la bouche de Bossuet :

Mais, je le répète, qui interprètera ? Nous, catholiques, nous nous en remettons à l'Église, instituée de Jésus-Christ pour enseigner les nations ; à elle seule appartient le droit de définir, de préciser le sens de l'Écriture. La vérité que nous croyons est celle qu'elle nous dit être dans l'Écriture, et la foi que nous avons aux promesses que Jésus-Christ lui a faites nous préserve de la tentation de suivre notre sens individuel plutôt que son autorité. Mais vous, à qui donnez-vous le droit d'expliquer l'Écriture ? à tout le monde ? Chaque fidèle qui lit l'Évangile est donc assisté du Saint-Esprit ; mais alors il y aura autant de religions que de fidèles, il n'y a plus d'Église, plus de dogme universel, et la vérité, c'est que chacun croit à chaque moment ³.

On ne peut mieux faire ressortir la distance qui séparait Bossuet des protestants, touchant les Écritures.

Le protestantisme lui a répugné, dit encore M. Lanson, moins par ses doctrines formelles que par ses principes cachés et ses

1. Ibid.

2. REBELLIU. *Bossuet*. P. 127.

3. LANSON. *Bossuet*. P. 357.

conséquences inévitables ; ce qu'il a détesté, combattu dans les hérétiques, c'étaient moins telles opinions, que l'insoumission, que la raison se faisant juge de la religion ¹.

Mais du moins, les protestants faisaient profession de respecter l'Écriture-Sainte et son inspiration divine. Il n'en était pas de même des Spinoza, des Simon et des Dupin qui, dans leurs commentaires savants et curieux mais hardis et remplis d'insinuations, soulevaient une foule de problèmes presque insolubles et posaient des questions pleines d'équivoques. Aussi Bossuet ne tarda-t-il pas à voir en eux les pires ennemis de la religion. Il se tourna contre eux et les combattit avec un extrême ardeur. La mort le surprit « les armes à la main » ², travaillant à composer « sa défense de la religion et des Saints Pères » en réponse à l'*Histoire Critique du Nouveau-Testament* de Richard Simon.

2.— Lecture des grands apologistes

Dans un combat, ce qui importe le plus, après les aptitudes et la vaillance du lutteur, c'est le choix, la qualité et le maniement des armes dont il se sert. Bossuet, qui, comme d'instinct, s'était adonné à l'étude des Pères, y trouva précisément toutes les armes nécessaires pour mener à bien la lutte religieuse qu'il allait entreprendre. Dès l'époque de Metz, il avait commencé à se pénétrer de la doctrine des Pères, en même temps qu'il s'assimilait la Bible. C'était d'ailleurs le complément tout naturel de ses études et de ses méditations sur l'Ancien et le Nouveau Testament.

Parmi les Pères, il avait des préférences ; elles allaient aux plus anciens. Il leur adjoignait saint Bernard. Ce qui détermina pour une bonne part ces préférences, ce fut l'attitude des protestants qui prétendaient justifier leur conduite à l'aide de ces Pères.

Parmi ces plus anciens Pères, il s'attacha tout particulièrement à deux grands apologistes : Tertullien et saint Augustin. C'est à leur contact journalier qu'il acheva de se préparer à sa vocation de défenseur de l'Église et de la religion.

1. Ibid., p. 365.

2. SAINT-SIMON (cité dans REBELLIAU, *Bossuet*. P. 188).

Pour saint Augustin, nous dit Ledieu, il le lisait plus qu'aucun autre, afin d'y apprendre, disait-il, les grands principes de la religion. On voit, dans ses extraits de ce saint docteur, qu'il avait mis tous ses ouvrages par morceaux : tantôt il en remarque les principes de théologie, tantôt des desseins de sermons, des divisions, des preuves... Il était tellement nourri de la doctrine de saint Augustin et attaché à ses principes, qu'il n'établissait aucun dogme, ne faisait aucune instruction, ne répondait à aucune difficulté que par saint Augustin ; il y trouvait tout, et la *défense de la foi* et la pureté des mœurs, témoins ses propres ouvrages dogmatiques, même le petit écrit publié contre l'opéra et la comédie et enfin l'affaire du quiétisme. Quand il avait un sermon à faire à son peuple, avec sa Bible, il me demandait saint Augustin. On le voyait courir rapidement sur tous les ouvrages de ce Père propres à ce sujet ; il n'y cherchait pas seulement les principes qu'il y avait appris toute sa vie, et qu'il y retrouvait d'un coup d'œil, marqués d'un trait sur les marges, mais *il y cherchait encore la conduite qu'il devait garder avec les errants en combattant leurs erreurs* ; et après leur condamnation, il étudiait dans ce Père la manière et les moyens de ramener les esprits à la paix et à la soumission ¹.

Ledieu n'exagère pas ; les travaux de M. Gandar sur « Bossuet orateur » lui donnent pleinement raison sur ce point. Aussi rien d'étonnant qu'on lui donne, de nos jours, le titre d'« interprète français » des 124 traités de saint Augustin ².

Mais remarquons bien que saint Augustin n'est pas moins célèbre par son œuvre apologétique que par ses traités dogmatiques mis à la mode à l'époque de Bossuet par les querelles autour de l'*Augustinus* paru vers 1640. Il est l'auteur en particulier de la *Cité de Dieu*, ouvrage placé au premier rang des « Apologétiques » de tous les temps.

Cet ouvrage si important à cause de son sujet et des hautes vérités qu'il renferme, fut travaillé avec un soin extrême par ce saint docteur ; son génie extraordinaire et sa vaste érudition en firent une œuvre d'élite. Il est, en effet, impossible de dire quelle science profonde, quelle logique serrée et éloquente ce livre renferme. On voit que le courageux vengeur de la Cité de Dieu a voulu que son ouvrage ne laissât rien à désirer, ni du côté de l'art et de l'éloquence, ni du côté de l'érudition sacrée ou profane. Aussi ces livres sont-ils devenus comme un vaste réservoir où les savants apologistes, qui dans la suite ont défendu la religion divine contre

1. LEDIEU. *Mémoires*. Tome I, p. 49 et suiv.

2. DURAND. Collection « Verbum Salutis », *Saint Jean*. P. 152.

les impies, ont cru devoir puiser leurs preuves et leurs raisonnements ¹.

Nous n'avons nulle peine à mettre Bossuet au nombre de ces « savants apologistes » qui ont su profiter du trésor caché dans la *Cité de Dieu*. Le *Discours sur l'histoire universelle* suffirait à en faire la preuve, s'il ne nous apprenait pas que Bossuet y a trouvé plus que des arguments pour défendre le christianisme, plus que la pensée maîtresse de son œuvre, mais encore le goût et la volonté d'entreprendre cette vaste synthèse. Nous savons, en effet, par l'abbé Ledieux qu'« il y avait longtemps que l'idée de cet ouvrage s'était présentée à l'esprit de Bossuet, et que dès sa jeunesse et dès le moment où il commença à étudier la religion dans l'Écriture et dans les Pères, il avait conçu l'idée de ce grand travail » ². L'influence de saint Augustin dut certainement y être pour beaucoup. M. Rebelliau a noté lui aussi quelque chose de cette influence.

Quand les anciens Pères, — et principalement les deux guides habituels de Bossuet, saint Augustin et Tertullien, — argumentaient contre les Juifs, les païens ou les hérétiques, ils n'avaient rien de plus à cœur que de faire éclater l'accord entre l'Ancien et le Nouveau Testament. De cet argument apologetique, Bossuet se pénètre autant qu'il est possible. Avec eux, d'après eux, il se complait en chaire à noter, entre les prophéties de l'ancienne Loi et les faits ou les enseignements de l'Évangile, mille correspondances, qui « cadrent et s'ajustent si proprement » qu'il s'en émerveille ³.

La joie de ces découvertes paraît, en effet, dans les sermons de l'époque de Metz, comme l'a aussi très bien remarqué M. Gandar ⁴.

Après saint Augustin, le « maître de tous les prédicateurs de l'Évangile, le docteur des docteurs, l'aigle des Pères » ⁵, mais immédiatement après lui, Tertullien a aussi l'honneur d'être pour Bossuet l'un des premiers maîtres de sa pensée « Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir au hasard l'un de ses sermons ; le nom et les idées du prêtre de Carthage y reviennent sans cesse. C'est l'auteur qu'il cite, développe

1. *Oeuvres de saint Augustin*. Tome XXIII. Préface, p. 432.

2. BOSSUET. *Discours sur l'histoire universelle*. Préface par A. NETTEMENT, p. VIII.

3. REBELLIAU. *Bossuet*. P. 19.

4. Cf. GANDAR. *Bossuet orateur*. P. 56 et suiv.

5. Ibid., p. 100.

avec le plus de complaisance, si l'on excepte toutefois saint Augustin¹.» Voici un témoignage tout semblable qui nous vient de M. Gandar :

De tous les écrivains ecclésiastiques, Tertullien est, à l'exception d'un seul (ai-je besoin de nommer saint Augustin?), celui dont le nom et les ouvrages tiennent le plus de place dans les sermons composés à Metz. Combien de fois le prédicateur n'a-t-il pas cité et nommé ce « célèbre prêtre de Carthage », cet « excellent homme », ce « grand homme », le docte et surtout, en vingt endroits, le grave Tertullien² !

Or, il arrive que c'est précisément dans l'apologie du christianisme que Tertullien a révélé

le côté le plus remarquable de son talent. Car, s'il est vrai de dire que cette riche nature savait se plier à tous les genres avec une rare flexibilité, on peut ajouter que la lutte avait pour elle un attrait particulier. Le prêtre de Carthage était merveilleusement doué pour la controverse. Non seulement il saisissait avec promptitude l'endroit vulnérable de ses adversaires, mais une dialectique souple et nerveuse lui permettait de pousser dans leurs derniers retranchements ceux qu'il achevait d'accabler sous les traits de l'ironie et de la satire. *Aussi sa vie tout entière s'est-elle passée à guerroyer soit avec les uns, soit avec les autres. Dans ce combat d'un demi-siècle, les épisodes les plus heureux sont sans contredit ceux qui se rapportent à la défense de la religion chrétienne contre le paganisme*³.

Mieux encore, son œuvre principale en ce genre, porte justement le titre assez significatif d'*Apologétique*. Il avait d'abord écrit *Les deux discours aux nations*, qui sont une critique du polythéisme et qui constituent par rapport à l'*Apologétique* l'ébauche imparfaite d'un grand chef-d'œuvre. Le chef-d'œuvre lui-même est une défense du christianisme devant la magistrature romaine. On y trouve quelques-uns des arguments que saint Augustin emploiera deux siècles plus tard dans la *Cité de Dieu*, pour réfuter les calomnies contre l'Église. Le traité du *Témoignage de l'âme* venait ensuite, comme une sorte d'appendice au grand ouvrage, compléter et développer quelques-uns des points traités dans la partie doctrinale de l'*Apologétique*. Aussi

1. FREPPEL. *Tertullien*. Tome II, p. 98.

2. GANDAR. *Bossuet orateur*. P. 92.

3. FREPPEL. *Tertullien*. Tome I, p. 59.

on devine quelle sorte de goût et d'ambitions la lecture de ces livres pouvait développer chez le studieux abbé de Metz.

D'ailleurs, ce n'était pas seulement comme apologiste que Bossuet devait s'intéresser à ces ouvrages ; l'orateur y trouvait aussi sa part car « ce qui assure à l'*Apologétique* de Tertullien la première place parmi toutes les pièces de ce genre, c'est la haute éloquence que déploie le prêtre de Carthage en discutant la légalité des persécutions et leur caractère politique » ¹.

Bossuet, surtout à l'époque de ses études à Metz, ne pouvait donc pas échapper à l'emprise de cette âme puissante qui s'était donnée entièrement à la lutte pour la religion et qui y avait déployé des talents incomparables. Aussi, pouvons-nous dire sans crainte que, si jusque-là Bossuet n'avait pas encore des goûts très prononcés pour l'apologétique, il dut puiser dans cette lecture de Tertullien une bonne part de l'élan qu'il mit durant tout le cours de sa vie à défendre les droits de la saine doctrine.

Cependant, il y avait un danger à fréquenter Tertullien de si près.

Cet homme, si dur aux erreurs et aux faiblesses d'autrui, manquait essentiellement de mesure, ce qui, pour l'esprit, produit les jugements faux et, pour le caractère, les emportements de la passion. Il n'y avait pas chez lui un équilibre suffisant entre la raison d'une part, l'imagination et le sentiment de l'autre. L'humilité, cette sauvegarde du talent, aurait pu remédier au manque d'harmonie, en éloignant le danger par la soumission à une règle ; l'orgueil devait y ajouter l'aveuglement d'un esprit impatient du frein ².

Ces inconvénients furent sans grande importance dans la vie de Bossuet et se traduisirent plutôt dans son style que dans sa manière de penser. Ces graves défauts ne pouvaient pas avoir de prise sur l'esprit traditionnel de Bossuet, qui trouvait d'ailleurs un puissant antidote dans l'usage qu'il faisait de saint Augustin. Chez ce dernier, au contraire,

quelle supériorité de jugement et de caractère, à côté d'une érudition non moins vaste ! Comme toutes les facultés sont bien pondérées dans cette intelligence d'élite, et ajoutent par leur harmonie aux qualités d'une belle âme ! Lui aussi parcourra le vaste champ des connaissances divines et humaines : d'ardentes contro-

1. FREPPEL. *Tertullien*. Tome I, p. 156.

2. Id. Tome II, p. 456.

verses l'appelleront dans la lice, où il reste jusqu'à la fin de sa vie, toujours armé pour la cause de l'Église ; mais il portera dans la spéculation cette défiance de soi-même qui est une force contre l'erreur, et dans la lutte ce calme et cette mesure qui conservent à l'esprit la justesse du coup d'œil. Entre les extrêmes où s'agite la passion, il suivra la voie droite où se tient la vérité. Ce n'est pas lui qui appuiera sur un point de la doctrine aux dépens de l'autre : science et foi, grâce et libre arbitre, raison et révélation, philosophie et théologie, il cherche à concilier ces grandes choses de Dieu et de l'homme, en saisissant de haut ce qui les distingue. Puis, lorsqu'au milieu de ces controverses où les meilleurs peuvent s'égarer, il rencontrera sur son chemin un jugement de l'autorité qui met fin au débat, il dira ce mot de l'humilité, où se révèle toute une vie : Rome a parlé, la cause est finie ¹ !

Aussi, si l'on voulait préciser davantage l'action exercée sur Bossuet apologiste par ces deux maîtres, on pourrait dire qu'il doit surtout à Tertullien cette force, cette ardeur dans la lutte, et une grande partie de tout ce qu'il y a de plus rigoureux dans ses œuvres. Il ne faudrait pas croire que Tertullien ait créé en Bossuet ce tempérament d'homme d'action toujours prêt à la lutte, toujours sur la brèche, que nous reconnaissons en lui à toutes les époques de sa vie. Cela faisait partie de son caractère : c'était sans doute un héritage reçu de son père en particulier qui, envoyé à Paris comme avocat pour sa ville, écrivait aux siens les lignes suivantes : « Le courage me croît à mesure que le conflit approche et en voyant qu'il va falloir combattre ². » Le contact avec Tertullien ne fit que développer fortement chez Bossuet ces tendances naturelles pour la lutte, en lui apprenant comment les faire servir aux combats pour la religion.

Nous pouvons dire aussi que Bossuet doit à Tertullien une bonne part de tout ce qu'il y a de sévère dans ses écrits. Cette influence est remarquable dans les *Maximes et réflexions sur la comédie*, où Bossuet s'exprime « en pleine conformité de sentiment avec Tertullien », l'auteur d'un traité *Sur les Spectacles* ³. Il faut aller aux querelles du quiétisme pour retrouver le caractère rigoureux de cette charge contre le théâtre, où l'évêque français emploie les arguments et les accents que Tertullien faisait valoir contre les amusements des païens de son temps.

1. FREPPEL. *Tertullien* Tome II, p. 457.

2. REBELLIAU. *Bossuet* p. 8.

3. Cf. FREPPEL. *Tertullien*. Tome I, p. 196.

Mais le plus souvent au contraire, la position de Bossuet est défensive et conciliante ; c'est en quoi se manifeste l'influence de son autre maître, saint Augustin. Pour ce qui est du jugement, de la prudence et de l'équilibre des facultés, Bossuet les possédait déjà comme un riche fonds naturel, car ces dons étaient l'héritage d'ancêtres qui s'étaient distingués dans la magistrature. L'influence de saint Augustin sur l'esprit de Bossuet n'en fut que plus intime et plus profonde. Elle nous explique bien pourquoi « la position qu'il prend sur la plupart des problèmes est celle de la prudence, une position traditionnelle, la même, ou peu s'en faut, qu'aurait tenue un disciple immédiat de saint Augustin »¹. Plus encore que la prudence, Bossuet apprit de saint Augustin l'esprit de conciliation. Combien de fois, à Paris, n'a-t-on pas eu recours à lui, pour faciliter la conversion de personnages importants à la cour et dans tout le royaume ? C'est à lui aussi qu'on confiait le soin des négociations officielles quand on travaillait à la réunion des Églises elles-mêmes.

Cet esprit de conciliation, qui était si vivement apprécié dans ses rapports avec les gens, se manifestait aussi bien dans ses écrits et en particulier dans l'exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse. Au lieu de se livrer à une violente attaque des croyances protestantes, Bossuet présente une simple défense des croyances catholiques, mais encore, sous la forme toute positive de l'Exposition. Il se contente de « dégager dans une parfaite limpidité la croyance de l'Église sur les points où ces Messieurs de la religion prétendue réformée la défiguraient. Il justifie les dogmes, au nom de la tradition, en partant des données de la foi que les calvinistes admettaient comme les catholiques »².

Or, cette méthode est précisément celle qu'on doit rencontrer dans l'œuvre strictement apologétique, où l'auteur, faisant avant tout œuvre de démonstration, justifie simplement sa thèse sans réfuter directement les objections qui lui sont opposées. Aussi, pour devenir un véritable apologiste, Bossuet n'aura donc plus qu'à exercer son esprit et son talent à concilier non plus seulement des catholiques

1. BAUMANN. *Bossuet*. P. 100.

2. BAUMANN. *Bossuet*. P. 227.

avec des protestants, mais à faire voir l'accord qui existe entre la foi et la raison. C'est ce qu'il fera dans son *Discours sur l'histoire universelle*, qui constitue le plus heureux effort jamais fait jusqu'alors pour concilier l'histoire et la révélation.

Ainsi nous pouvons dire que l'étude des Pères et spécialement, comme nous venons de le voir, l'étude de Tertullien et de saint Augustin, est avec l'amour de la Bible, la source profonde où Bossuet alimentait son génie naturel et lui faisait produire des œuvres dignes de la religion et de la vérité à laquelle il avait voué son cœur, son esprit, toute son âme.

III.— INFLUENCES DÉCISIVES

Préparé providentiellement par le milieu familial, consacré pour ainsi dire à la défense de la vérité le jour de son serment de docteur, invité par les attaques des ennemis de l'Église, inspiré par son amour de la Bible et entraîné par la lecture des Pères apologistes à faire directement œuvre d'apologiste, Bossuet n'attendait plus, pour l'entreprendre, que l'occasion favorable. Il la trouva dans les milieux intellectuels où s'écoula son existence : *Metz* et *Paris*.

I.— Metz

Tout au commencement de sa profonde étude sur Bossuet, M. Rebbliau écrit : « Il se forma, tout comme un autre, en subissant l'influence du moment et du milieu ¹. » C'est plus qu'il ne nous en faut pour nous encourager à montrer que, si Bossuet s'est adonné aux travaux apologétiques plus qu'aucun autre docteur de son temps, c'est dû pour une bonne part au fait qu'il eut sur eux l'avantage de demeurer à Metz et d'y exercer son apostolat durant de nombreuses années, tant avant qu'après ses études à Navarre et son ordination sacerdotale. D'ailleurs, notre preuve sera presque toute faite quand nous aurons transcrit la page suivante de M. Brunetière.

En tout autre lieu qu'à Metz, écrit-il, on peut croire que Bossuet eût aussi bien approfondi les Pères. Il n'en est pas de même de la

1. REBBLIAU. *Bossuet*. P. 5.

direction que ses idées et ses études reçurent de quelques circonstances particulières, dont les unes, en ce temps là, ne se rencontraient guère qu'à Metz, et les autres y étaient, pour ainsi parler, plus pressantes qu'ailleurs.

En raison du voisinage et de l'appui moral de leurs coreligionnaires d'Allemagne, les protestants, plus nombreux, plus libres, étaient aussi plus agressifs à Metz que dans aucune grande ville du royaume. C'était à Metz que deux ministres dont les noms sont demeurés célèbres dans l'histoire du protestantisme français, Paul Ferri et David Ancillon, exerçaient alors leur ministère ; et des six archiprêtres ou doyennés qui dépendaient de l'Archidiacre de Sarrebourg, il y en avait jusqu'à trois, — Hornback, Boukenheim et Neufmoutier, — qui n'étaient presque peuplés que de luthériens. D'autre part, si nous en croyons du moins les recherches de M. Floquet, reprises et poussées depuis lui plus avant par M. Gandar, Metz était la seule ville de France où les Juifs, dans des conditions humiliantes et inhumaines, il est vrai, eussent pourtant une existence légale et une condition juridique. Ils étaient relégués dans un quartier de la ville, astreints à ne sortir que coiffés d'un chapeau jaune, obligés d'assister, chaque semaine, à des prédications que l'on faisait pour eux, mais enfin ils étaient plus que tolérés, ils étaient reconnus ; et, sans doute, ils avaient quelques privilèges, puisque Louis XIV, en 1657, les leur confirma par édit. On ne s'étonnera pas, qu'attirés par ces singularités mêmes, l'attention de Bossuet se soit naturellement tournée vers les matières de controverse et d'apologétique ; qu'il ait d'abord aperçu la double nécessité d'établir contre les Juifs la vérité de la religion chrétienne, de prouver contre les protestants l'autorité de la tradition catholique ; et ainsi dès l'époque de Metz, qu'il ait comme arrêté le programme de son œuvre. Si la *controverse* et l'*apologétique*, si la discussion du dogme tiennent dans son œuvre entière, et jusque dans ses sermons, la place que l'on sait ; si les Juifs dans son *Discours sur l'histoire universelle*, et ailleurs, lui sont un perpétuel objet de préoccupation et d'inquiétude, comme à Pascal dans ses *Pensées*, c'est aux Juifs de Metz qu'il le doit, et c'est à Metz qu'ayant pu mesurer la force du protestantisme, il ne vit rien de plus urgent, dans l'État de l'Europe chrétienne, que de consacrer sa vie entière à entreprendre de le combattre et de le convertir ¹.

Ces lignes de M. Brunetière ne sont, comme il l'insinue d'ailleurs lui-même, que l'écho et la confirmation des paroles de M. Gandar, dans son étude sur Bossuet orateur ².

Pour ce qui est des Protestants, les *Mémoires* de Ledieu peuvent nous aider à confirmer ces avancées des savants critiques.

1. BRUNETIÈRE. *Etudes critiques*. Sixième série, p. 196.

2. Cf. GANDAR. *Bossuet orateur*. P. 52.

Pierre de Bedacier, religieux de l'ordre de Cluny, était alors suffragant et vicaire général de l'évêché de Metz. Il aimait tendrement l'abbé Bossuet, se servant fort de son conseil et de ses lumières et l'appliquait à toutes sortes de fonctions, mais *principalement à la controverse avec les calvinistes qui étaient en grand nombre à Metz*¹.

L'obéissance à son supérieur était facile pour le jeune docteur : son zèle éclairé le poussait à cet apostolat. Du reste, il n'était pas seul à se dévouer pour les prétendus réformés car, « depuis que le cardinal de Richelieu eût frappé ce parti d'un coup fatal et qu'il eût lui-même donné l'exemple de travailler à leur instruction, tous les gens habiles tournaient leurs études de ce côté-là »². Bossuet n'avait pas besoin de ces encouragements pour découvrir son devoir à l'égard des malheureux révoltés contre l'Église. En effet, Ledieu nous apprend qu'aussitôt ordonné, le jeune prêtre, tout « nourri de la doctrine des saints Pères, . . . se sentit appelé à ce travail, le plus nécessaire à l'Église de France et en particulier à celle de Metz »³.

D'autres raisons encore l'engageaient, presque malgré lui dans cette voie. « Son devoir et sa politesse lui avaient acquis l'estime des protestants de cette ville ; ceux qui cherchaient la vérité de bonne foi s'adressaient volontiers à l'abbé Bossuet ; l'évêque d'Auguste et le Maréchal de Schomberg lui en adressaient plusieurs »⁴. Il ne pouvait donc pas se soustraire à la tâche qui lui était tracée clairement : il l'accepta vaillamment et « *pendant près de cinquante ans, son principal effort a été dirigé contre les protestants* »⁵.

L'apologiste a trouvé sa voie. Contre les Protestants, il produisit une première œuvre en 1655, la *Réfutation du catéchisme du sieur Paul Ferri*, suivie d'un second ouvrage un peu plus considérable qui parut à Paris, à la fin de 1671, l'*Exposition de la Foi catholique*. Ces deux œuvres, et surtout la dernière, ont suffi à mettre leur auteur au premier rang des défenseurs de la religion en France.

La controverse avec les protestants de Metz ne le distrayait pas du triste sort fait aux Juifs de sa ville. M. Gandar,

1. LEDIEU. *Mémoires*. Tome I, p. 60.

2. Id.

3. Id.

4. Id.

5. LANSON. *Bossuet*. P. 338.

dans son *Bossuet orateur*, nous cite plusieurs textes de sermons dans lesquels Bossuet fait voir qu'il s'est intéressé à ces malheureux restes d'Israël¹. Il aurait même fait quelques conversions particulières, entre autres celles des frères Veil.

2.— Paris

Cependant, il avait changé de milieu. Paris et Versailles, par le spectacle de l'athéisme libertin, vont ajouter de nouvelles préoccupations apologétiques à celles qu'il a déjà. Quand Bossuet arrive de Metz, nous dit M. Rebelliau,

les scandales vont se multipliant à Paris : Tallemant des Réaux s'en amuse, Guy Patin s'en désole, tous deux l'attestent. A la cour, le niveau des mœurs, jamais bien élevé, descend encore... Louis manifeste, d'ailleurs, par ses paroles aussi bien que par ses actes, le ferme propos de se laisser conduire à ses passions, sans se contraindre. Dès lors tout le monde autour de lui l'y aide, et l'imité. Et sous la décence extérieure, à laquelle il tient et qu'il maintient, derrière les grandes choses que dans la paix et dans la guerre il fait ou laisse faire par les ministres qui l'entourent, les documents nous révèlent une histoire de la cour de France, beaucoup moins glorieuse, où pendant vingt ans, règnent les femmes et l'intrigue...².

Bossuet ne fut pas lent à découvrir ce premier aspect du libertinage et à le dénoncer dans ses sermons. Ainsi nous le voyons prêcher sur l'Honneur du monde en 1662, sur la Justice et sur l'Amour des plaisirs en 1666. Orgueil, ambition, injustice et volupté, c'est la gradation ordinaire des grands vices

Mais ce libertinage était plus qu'un simple dérèglement des mœurs ; il était aussi et surtout un véritable athéisme, qui préoccupait l'apologiste autant et même plus que le prédicateur moraliste. Nous savons, en effet, que dès 1613 Lessius, Jésuite, avait publié, contre les libertins, « un traité dont le titre tout seul est assez caractéristique : *De Providentia numinis, et animi immortalitate libri duo, adversus atheos et politicos*. Or Lessius disait, dans la Dédicace de son livre à l'évêque de Gand :

1. Cf. GANDAR. *Bossuet orateur*. P. 56 et suiv.

2. REBELLIAU. *Bossuet*. P. 36.

Parmi beaucoup de sectes impies dont les funestes doctrines déchirent le sein de la religion, il n'y en a ni de plus nombreuses en adeptes, ni de plus étendues, ni qu'on retrouve en plus de lieux sur terre que celle des athées, — *secta ἀθεόγνητος*, — je veux dire de ces libertins qui nient ou qui révoquent en doute la Providence divine et l'immortalité de l'âme ¹.

Bossuet a reconnu lui aussi ce danger et ces attaques et il s'est appliqué à les combattre dans ses sermons, comme on peut le voir par l'extrait suivant :

De toutes les perfections infinies de Dieu, celle qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est sans doute cette Providence éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins que de se voir continuellement observés par cet œil toujours veillant de la Providence ; il leur a paru, à ces libertins, que c'était une contrainte importune de reconnaître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvements et châtiât nos actions déréglées avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous, afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte, sans retenue et sans discipline ².

« Mais que peut l'incrédulité mondaine contre la religion, tant que l'érudition ne lui fournit pas les raisons de douter ³ ? » L'érudition qui lui manquait lui vint bientôt et de toutes parts. Le premier savant qu'ils mirent à profit fut Descartes et son mécanisme universel ⁴. En effet, « si depuis longtemps la tentation des libertins était d'imputer à la nature ou au destin la régularité de ce gouvernement du monde que la religion rapportait à Dieu, le cartésianisme, en précisant ce que la tentation avait de vague, n'avait-il pas fixé ce qu'elle avait avant lui d'incertain » ⁵ ?

Qu'il y ait, en effet, de l'ordre dans la nature, et un point fixe, par conséquent, d'où se démêle et s'organise l'apparente confusion

1. BRUNETIÈRE. *Etudes critiques*. Tome V, p. 54.

2. BOSSUET. *Oeuvres oratoires* par J. LEBARQ. Tome II, p. 149.

3. « Les qualités des objets qui tombent sous nos sens, ne sont pas ce qu'elles nous paraissent, mais seulement des mouvements. Par exemple, le son n'est autre chose dans l'objet qui le produit, que vibration, un va-et-vient, lequel, communiqué aux organes de l'ouïe, est perçu comme son par notre âme. De même la lumière, etc. C'est le système mécanique du monde. » (DIMIER. *Bossuet*. P. 139.)

4. BRUNETIÈRE. *Etudes critiques*. Tome V, p. 55.

5. BRUNETIÈRE. *Etudes critiques*. 5ème série, p. 62.

des affaires humaines ; qu'il y ait des lois, dont la stabilité soit le premier caractère, le caractère sans lequel elles ne seraient pas lois, et qu'enfin l'enchaînement secret en forme le système du monde, ce n'était plus, aux environs de 1660, ce que niaient nos libertins, ni surtout les cartésiens, puisqu'ils arguaient de cette stabilité même des lois de la nature, et de la réalité de l'ordre universel, pour établir en quelque manière l'inexistence de la Providence sur son inutilité. Interrogés sur la place ou sur le jeu qu'ils laissaient à l'action divine dans le gouvernement du monde, ils auraient pu déjà répondre, comme ce géomètre, qu'ils n'avaient pas besoin de cette hypothèse ; et, ainsi que l'on disait alors, c'était faire pour eux, en tout cas, que de leur montrer tout l'univers soumis à une loi d'airain dont la nécessité enchaînait Dieu lui-même.

Descartes, au moins, ne touchait pas à la Révélation. Il respectait son autorité. Par là, le dogme de la Providence pouvait encore se soutenir. Pour nier l'autorité de la Révélation, les libertins profitèrent des écrits de Spinoza. Ce dernier, que M. Brunetière appelle « le plus illustre alors des libertins » et « le plus logique aussi des cartésiens », ruinait l'autorité des livres saints en refusant le témoignage du miracle et des prophéties.

Après Spinoza, la route du libre-examen et de la libre-pensée est grande ouverte. Nous y rencontrons d'abord Dupin qui « sur les conciles, sur les Pères, sur les doctrines du christianisme primitif, critique exact plutôt que théologien soumis, a démenti les traditions de l'Église catholique. Mais Richard Simon, helléniste, hébraïsant, qui applique aux livres saints une méthode hardie d'exégèse historique et philologique, est plus pernicieux que Dupin »¹.

Ils ne reconnaissent aucune tradition, et traitent les Écritures et la religion plus hardiment qu'on ne traitait de leur temps Tite-Live et l'histoire de Rome. Armés de la connaissance des langues, de l'hébraïque, de la grecque, ils déterminent le sens des livres saints comme ils feraient pour un discours de Démosthène ou pour un chant d'Homère, sans s'inquiéter si les contre-sens qu'ils corrigent dans les anciennes traductions sont la base des dogmes de l'Église. Appliquant à ces mêmes livres saints, aux écrits des Pères, aux canons des conciles les règles de la science historique, ils changent les idées qu'on avait des textes, des faits, des hommes, des croyances, sans s'embarrasser si leur nouvelle histoire ne jette pas à bas toute la religion. Ils donnent à la théologie la même valeur qu'un helléniste donne au commentaire d'Eusthate sur

1. LANSON. *Bossuet*. P. 372.

Homère, et même moindre : car ils s'en passent, et, selon les maximes de Richard Simon, « il ne faut plus de théologie : tout sera réduit à la critique ; c'est elle seule qui donne le sens littéral, parce que, sans rien ajouter aux termes de l'Écriture pour en faire connaître l'esprit, elle s'attache seulement à peser les mots : tout le reste est théologique, c'est-à-dire peu littéral et peu recevable »¹.

En s'attaquant aux Écritures, on s'en prenait donc au fondement même de la foi. C'était là un péril qu'il appartenait aux apologistes de conjurer pour empêcher la religion de crouler par la base. Bossuet va s'en charger et nous verrons une première réfutation de toutes ces erreurs dans le *Discours sur l'histoire universelle*.

Partout ailleurs qu'à Paris, l'esprit clairvoyant de Bossuet aurait vite reconnu la nature d'un mauvais courant d'idées. Mais qu'on suppose Bossuet résidant non plus à Versailles, mais à Condom, au pied des Pyrénées, presque sur la frontière d'Espagne, et il ne sera pas difficile de voir jusqu'à quel point il aurait été séparé du mouvement des idées qui agitaient la capitale de la France, surtout à partir de 1670. Avant de se répandre en province, toutes ces nouveautés ne devaient-elles pas demeurer longtemps à Paris pour s'y faire agréer ou rejeter ? A Condom, Bossuet n'eût guère reçu que les échos bien affaiblis des luttes qui pouvaient se livrer autour de ces nouvelles idées.

De plus, sa charge de pasteur d'âmes lui aurait imposé des occupations toutes différentes de celles d'un prélat à la cour. Travaillant avec zèle aux intérêts d'un troupeau d'âmes limité, il aurait laissé à d'autres le soin de réfuter les libertins et les critiques qui exerçaient leur action mal-faisante beaucoup moins dans les diocèses reculés que dans les milieux mondains, cultivés, frivoles et facilement frondeurs, de la capitale.

Paris, au contraire, en même temps qu'il offrait un milieu plus favorable aux innovations de tout genre, jouissait d'un puissant organisme universitaire groupant l'élite des savants et des docteurs de l'époque. Pendant ses premières années à Paris, Bossuet n'eut pas de peine à se faire une place enviable parmi eux. Il ne tarda pas à subir l'influence « des érudits, dont il faisait sa compagnie habituelle.

1. LANSON. *Bossuet*. P. 372.

Peu de temps après son arrivée à Paris, il avait fréquenté à l'académie Lamoignon, rendez-vous des Du Cange, des Tavernier, des Charles Patin. Ses fonctions de précepteur du Dauphin l'avaient mis en rapport avec plusieurs savants français ou étrangers. Le projet conçu par Montausier de faire composer, en vue de l'éducation du fils de Louis XIV, des ouvrages historiques par les savants les plus compétents en chaque matière, lui avait fait connaître de près des érudits, comme Géraud de Cordemoy, Jean Rou, Jean Doujat, et parfois de très grand mérite, comme ce Tillemont, — un janséniste aussi, — qui dans ses travaux d'histoire ecclésiastique professait pour la vérité le respect le plus absolu, étant certain, disait-il, que la vérité ne peut être contraire à la piété. Alors aussi Bossuet entre en commerce régulier avec l'illustre compagnie des Bénédictins, parmi lesquels on comptait alors Michel Germain, Bernard de Montfaucon, Martène, Ruinart et Mabillon, ces deux derniers amis intimes du prélat. Et il est permis de supposer, quand on sait combien Bossuet fut toujours ouvert aux instructions et aux conseils d'autrui, que cette fréquentation d'hommes de talent, dont la vie était vouée aux travaux précis de la critique et aux laborieuses recherches de l'histoire, eut sur son esprit une réelle action¹.

Devenu évêque, précepteur du Dauphin, puis académicien, Bossuet eut vite fait de s'affirmer peu à peu comme « le dictateur de l'épiscopat et de la doctrine »². Les *Mémoires* de Ledieu nous le disent avec assez de chaleur :

Quelle estime parmi les prédicateurs, entre les docteurs, dans le corps de l'Université ! il en a été regardé avec raison comme le principal ornement de son siècle ; il s'en est fait le protecteur déclaré aussi bien que de tous les gens de lettres ; il en a aimé et fréquenté les exercices : aussi l'a-t-elle comblé de tous ses honneurs. La Faculté de théologie lui fut chère comme sa mère ; il en a relevé la gloire et l'autorité par la censure des erreurs qu'il lui faisait faire. Qui pourrait dire à combien d'actes il a présidé ? Les abbés de la plus grande qualité recherchaient son témoignage et son approbation, avec l'honneur de sa présidence ; tous les savants vinrent en foule entendre ses disputes. Navarre, sa chère maison, était l'objet de ses complaisances ; elle ne cesse de publier ce qu'il a fait pour elle ; mais dans le clergé, quelle considération ! il en était l'esprit et le conseil ; et à la cour ! personne n'y fut ni plus estimé, ni plus respecté³.

1. PETIT DE JULLEVILLE. *Histoire de la langue et de la littérature française*. P. 275.

2. Cité dans *Histoire de la littérature française*, du P. LONGHAYE. Tome II, p. 300.

3. LEDIEU. *Mémoires*. Tome I, p. 84.

La considération dont il jouit alors lui permet de tirer un nouveau parti de son séjour à Paris. Pendant longtemps, il s'était associé aux travaux des autres érudits ; maintenant, Bossuet a assez de prestige pour les grouper autour de lui et les intéresser à ses propres préoccupations intellectuelles. Ainsi, par exemple, pour ce qui est des études qu'il avait entreprises sur la Bible, il sentait qu'il n'avait pas une connaissance suffisante de l'hébreu pour les mener à bien tout seul.

Il profita donc de son séjour permanent à la cour et à Paris, pendant les années de l'éducation du Dauphin, pour s'associer, dès 1673, les orientalistes les plus compétents d'alors : Eusèbe Renaudot, Barthélemy d'Herbelot, l'abbé de Longuerue, les deux frères de Veil, Caton de Court, auxquels se joignaient des hommes versés dans l'antiquité ecclésiastique, tels que Fleury, Huet, Fénelon, Gallois, parfois Mabillon¹.

* * *

Et maintenant, viennent les attaques d'un Spinoza, d'un Simon ou d'un Dupin, Bossuet sera leur adversaire tout désigné d'avance par sa compétence incomparable ; c'est de lui plutôt que de tout autre qu'on attendra la défense et l'apologie de la religion et des livres saints. La réputation d'apologiste déjà acquise grâce à ses précédents travaux contre le protestantisme et ses travaux actuels sur la Bible l'y engageront presque malgré lui.

La situation unique de Bossuet à Paris nous apparaît dans tout son jour dans le fait suivant rapporté par M. Rebelliau.

C'était au mois d'avril, un peu avant Pâques. Une *Histoire critique de l'ancien Testament* par un érudit oratorien, protégé du P. de la Chaise et de l'archevêque de Paris, allait paraître, dans quatre jours, revêtue de toutes les marques de l'approbation et de l'autorité publiques. Un ami la signale à Bossuet et lui envoie au plus vite l'index et la préface. « *C'étoit un amas d'impiétés et le rempart du libertinage.* » En hâte, « le propre jour du jeudi saint », l'évêque de Condom porte le tout au chancelier le Tellier. « Après un très exact examen, que je fis avec les censeurs, M. de la Reynie eut ordre de brûler tous les exemplaires, au nombre de douze cents².

1. PETIT DE JULLEVILLE. *Histoire de la langue et de la littérature française*. Tome V, p. 287.

2. REBELLIAU. *Bossuet*. P. 126.

Paris était bien le seul théâtre où pouvait se jouer un petit drame de ce genre et où Bossuet pouvait arriver à remplir un rôle de cette sorte.

Ainsi, nous devons reconnaître que, si le séjour de Bossuet à Metz lui fournit l'occasion de faire l'apologie du christianisme contre les protestants et les Juifs, son séjour à Paris, les fonctions qu'il y remplit pendant plusieurs années, ses luttes contre les doctrines perverses des libertins et des critiques, sa compétence hors pair qui le désignait comme l'arbitre des différends religieux, tout cela entraîna, en même temps que la composition du *Discours sur l'histoire universelle* (1679) et de l'*Histoire des Variations*², tout le reste de sa longue carrière apologétique³.

1. « Son *Histoire des Variations* est de 1688. L'occasion fut la prétendue variation qu'on lui avait reprochée dans la composition de son *Exposition*. . . Il avait commencé ce travail en finissant celui de l'*Histoire universelle*, et le bruit s'en était répandu, de sorte qu'il alla jusqu'aux protestants. Depuis, ils en prirent occasion de dire que cet ouvrage tardait bien à venir. » (LEDIEU. *Mémoires*. Tome I, p. 193.) Ces quelques lignes de LEDIEU font voir que l'*Histoire des Variations* est intimement liée au séjour de Bossuet à Paris.

2. M. Brunetière écrit, en effet, « que l'*Histoire universelle* et l'*Histoire des Variations* résument trente ans de la vie de Bossuet, s'il n'a rien écrit, trente ans durant, que pour les soutenir ou les développer ». (*Études critiques*. Tome V, p. 67.)

Joseph-Octave BÉGIN, S. J.